MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 126. — Juin 1894

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA-MACKENZIE.

LETTRE DE Mgr GROUARD, VICAIRE APOSTOLIQUE,
AUX DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI (1).

Si j'avais l'habileté du crayon ou de la plume que possèdent plusieurs de vos correspondants, je me ferais un bonheur de vous envoyer de gracieux récits agrémentés d'illustrations pittoresques. Ne le pouvant pas, je veux au moins vous prouver ma bonne volonté en vous adressant ces quelques pages.

J'avais consacré les secours recueillis dans mon voyage en Europe à procurer des machines à vapeur à la mission d'Athabaska. Avant de faire ces emplettes, j'avais consulté des ingénieurs de Montréal pour savoir

(1) Nous empruntons cette intéressante lettre aux *Annales de la Propagation de la Foi.*

si une force motrice suffisante pour activer une scierie pourrait transporter et mouvoir en même temps un bateau. Ils me présentèrent un plan qui me donna tant de satisfaction que je n'hésitai plus. Scierie et machines furent achetées, expédiées, et malgré les difficultés énormes des rapides de la rivière Athabaska, arrivèrent en bon ordre. J'avais eu le bonheur d'obtenir de Mgr Pascal, dont le vicariat est voisin du mien, qu'il me prêtât, pour un temps suffisant, le Frère Lavoie, qui, sans avoir le brevet d'ingénieur, n'en possède pas moins une grande expérience dans ces sortes de choses. On commença d'abord par établir la scierie, qui marcha parfaitement.

Nous nous mîmes aussitôt à scier les planches et les madriers nécessaires à la construction d'un bateau de dimensions respectables. Ce faisant, je me félicitais de mes heureuses combinaisons, qui me permettaient de faire, comme on dit, d'une pierre deux coups. N'était-ce pas, en effet, charmant de voir ces machines à vapeur scier le bois du vaisseau qu'elles devaient mouvoir? Seulement, j'avais un peu trop oublié cet autre proverbe : Qui trop embrasse mal étreint, comme la suite vous le fera voir. Le bateau fut construit, non sans peine; je le baptisai et lui donnai le nom de *Saint-Joseph;* nous le lançâmes à l'eau et les machines y furent installées avec les rouages et les chaînes communiquant le mouvement à une roue à palettes située à l'arrière. Cette façon, peu connue en France, est très commune en Amérique. Nous fîmes ensuite une promenade d'essai sur le lac; tout allait à merveille, nous avions enfin un steamboat!

Sans retard, nous résolûmes de partir pour le fort Mac Murray, afin d'en ramener le bagage de nos Missions.

Tant que nous fûmes sur les eaux calmes du lac, le

bateau marcha bien ; mais dès qu'il fallut remonter le courant presque toujours fort rapide, les choses changèrent de tournure. Nous n'avancions que lentement, puis bientôt les chaînes, soumises à une tension forte et continue, se mirent à se rompre. Nous avions une forge portative et des chaînons de rechange, et nous pouvions réparer le mal assez vite ; mais cela recommençait tous les jours et souvent plusieurs fois par jour, si bien qu'à la fin je craignis fort d'être obligé de tout laisser en route, machines et bateau. Notre Frère mécanicien, lui, ne se décourageait pas, et je dois reconnaître que son sang-froid et son savoir-faire ont été dignes de tout éloge Je n'oublierai pas non plus saint Joseph, dont la protec tion visible nous a tirés de maints dangers. Toujours est-il que, après des peines incroyables, nous pûmes accomplir un voyage qui, aller et retour, ne va pas à moins de 200 lieues.

Nous avons donc réussi, quoique le succès ne soit pas brillant, et nous avons été forcés de convenir que nos machines actuelles sont trop faibles, et que le système des chaînes ne convient pas à la navigation sur une rivière si rapide. Comme conclusion, on me pressa de consacrer exclusivement nos machines à la scierie, pour laquelle elles sont faites, ce qui est déjà, comme je l'ai dit, d'une importance majeure dans ce pays où toutes les maisons sont en bois, et d'en demander de plus fortes et de mieux adaptées à la navigation. Puisque le bateau est fait, me dit-on, il faut bien s'en servir. Cela est assez clair, mais ce qui l'est moins, c'est le moyen de couvrir ces nouvelles dépenses. Cependant, vous l'avouerai-je, je n'ai pu résister à la tentation et, me confiant à la Providence, j'ai fait la commande à Montréal de machines plus puissantes, avec lesquelles nous obtiendrons, je n'en doute plus, un succès complet.

Ce récit de nos expériences en bateau à vapeur m'a entraîné et fait omettre ce qui est bien plus important, c'est-à-dire le travail d'évangélisation de nos sauvages. J'y arrive et, Dieu merci, je n'ai de ce chef que d'heureuses nouvelles à vous communiquer. Avant de partir pour notre expédition, j'avais donné les exercices de la mission du printemps à nos bons Montagnais accourus de leurs terrains de chasse respectifs. Plusieurs des plus fervents demandèrent avec instance de réitérer leur communion.

« Nous sommes, disaient-ils, pendant si longtemps privés de la *médecine du bon Dieu qui fait le cœur fort!* Ne nous permettras-tu pas de la recevoir plus d'une fois, quand nous pouvons demeurer quelque temps près de la *maison de la prière ?* »

Après avoir rempli mon ministère au fort Mac Murray, où notre petit nombre ne nous permet pas de résider en permanence, je descendis au fort Smith, Mission Saint-Isidore. Je fus heureux de voir la foi et la piété persévérantes des Montagnais qui fréquentent ce poste; mais je devais aussi y rencontrer une dure épreuve. Le dimanche 2 juillet, le steamboat de la Compagnie de la baie d'Hudson arriva du Mackensie. Quelle ne fut pas ma surprise? Mgr Clut venait de débarquer! Hélas, en m'approchant de lui pour l'embrasser et lui prendre les mains, je sentis un tremblement douloureux agiter ses membres et je compris que sa venue n'augurait rien de bon. En effet, il m'apprit bientôt qu'au mois de mai dernier il avait été atteint, à Good Hope, d'une maladie qui l'avait mis dans un état presque désespéré, et qu'ayant repris un peu de force, le R. P. Seguin avait jugé nécessaire de l'envoyer à Montréal, où il trouverait les soins indispensables à la conservation de sa vie. Le prélat se mit donc en route; mais il était encore si faible que

les Pères ne purent se résigner à le laisser partir seul. Ils se succédèrent les uns aux autres auprès du vénérable malade, à qui toutefois le voyage faisait un bien sensible.

A l'office du soir, nous eûmes une scène touchante que je ne puis passer sous silence. Le chapelle était remplie de sauvages et, après mon sermon, je jugeai à propos d'ajouter quelques réflexions sur le dévouement des missionnaires qui viennent si loin sacrifier leur santé et leur vie pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, dévouement dont la vue de notre cher malade était une preuve frappante. Après la bénédiction du Saint-Sacrement, Mgr Clut, dont le cœur, brûlant de zèle et d'affection pour nos chrétiens, n'avait pu contenir son émotion, adressa ces quelques mots aux sauvages :

« Mes enfants, leur dit-il, vous avez vu les pleurs couler de mes yeux. Pourquoi n'ai-je pu retenir mes larmes ? C'est que je vous aime et que je vais vous quitter sans doute pour ne plus vous revoir en ce monde !!! »

Alors vous eussiez vu ces pauvres sauvages verser, eux aussi, des larmes de douleur, éclater en sanglots et se précipiter vers le vénérable prélat pour lui baiser les mains et lui témoigner leur amour et leurs regrets ! N'est-ce pas là une preuve évidente que, sous leur écorce rude et grossière, nos bons Montagnais ont un cœur sensible et reconnaissant ? Il est vrai que Mgr Clut avait acquis les droits les plus légitimes à leur affectueuse sympathie pendant les trente-cinq années de son héroïque apostolat dans ce triste pays.

Voilà trois ans que je suis chargé de ce vicariat, et chaque année pareil malheur m'arrive. C'est que, dans ces régions polaires, il n'y a ni médecin, ni remèdes,

excepté quelques pilules ou quelques fioles de *pain Killer* ou *tue-douleur*, qui ne sont d'aucune utilité dans un cas sérieux. Nous ne pouvons donner aux malades ni soins, ni nourriture convenables, et nous sommes enfermés pendant plus de huit mois de l'année dans une barrière infranchissable de neiges et de glaces. Dans ces conditions, la maladie a le temps de faire son chemin, et quand un pauvre Père essaye de profiter de l'été pour aller chercher quelque docteur, il épuise le reste de ses forces dans les fatigues d'un long et pénible voyage, et il arrive trop tard pour qu'on puisse espérer sa guérison. Que mes paroles, cependant, ne soient pas regardées comme l'écho d'un murmure ou d'une plainte intérieure, car tous nos Pères ont fait courageusement, chrétiennement, apostoliquement, le sacrifice de leur vie, et sont heureux de la part qui leur est échue dans le champ du père de famille. Mais moi, leur évêque, malgré mon indignité, je ne puis me résigner à les voir succomber ainsi les uns après les autres.

J'arrive à la Mission Saint-Joseph, Grand Lac des Esclaves. Elle est située dans le voisinage du fort Résolution et d'un établissement de ministres protestants. Le R. P. Dupin en est chargé et Dieu bénit son zèle.

A mon arrivée, je trouvai le rivage du lac littéralement couvert, sur un grand espace, des loges coniques des sauvages, qui en sortirent à la hâte pour venir me saluer et recevoir ma bénédiction. On accueille ailleurs un évêque avec plus de pompe et d'apparat, mais nulle part avec une plus chrétienne cordialité. Hommes et femmes se pressaient autour de moi avec une certaine gravité mêlée d'une bonhomie charmante, les mamans entraînant à leur suite toute leur famille jusqu'aux plus petits, auxquels il fallait, comme aux plus grands, toucher la main et donner mon anneau à baiser, même aux

enfants au maillot. Je ne dirai pas que toutes ces mains et ces visages étaient brillants de propreté, ce serait blesser la vérité et même la vraisemblance ; mais je n'y regardai pas de si près et je ne vis dans tout ce monde que des enfants de Dieu et de l'Église catholique. Pour vous faire en résumé l'éloge de cette population, qu'il me suffise de dire que, depuis bientôt vingt ans, les ministres protestants sont là, essayant de tous les moyens, et cependant ils n'ont pas encore réussi à faire un seul adepte !

Je ne m'étends pas davantage sur ma visite pastorale, parce que je veux vous transporter sur un autre terrain et vous faire assister au début d'un autre missionnaire sur les bords de la mer Glaciale, au milieu d'une peuplade d'Esquimaux. Je vous transcris donc textuellement une lettre du R. P. LEFEBVRE, à qui cette mission périlleuse a été confiée.

MISSION DE SAINT NOM DE MARIE, PEEL'S RIVER.

25 janvier 1893.

« Avec le steamboat de la Compagnie arrivait ici dernièrement un ministre. A peine descendu, il équipait déjà un canot pour aller passer le reste de la saison chaude avec les Esquimaux, à la mer. Comme véritable pasteur, je ne pouvais voir d'un œil indifférent le danger où allaient être exposées mes brebis, hélas ! encore bien éloignées du bercail. Mais que pouvais-je faire ? J'étais alors seul à la Mission ; Sa Grandeur Mgr Clut venait de descendre à la rivière Rouge ; il ne devait être ici que dans quelques jours.

« Il y avait encore présentes quelques familles esquimaudes, entre autres celle du chef Toreatsiark (*les yeux crochés*) ; mais toutes se préparaient à partir. De tout

mon cœur, je priai le bon Dieu que Mgr Clut arrivât assez tôt pour les voir. Mes prières furent exaucées. Monseigneur arriva juste au moment où la plupart allaient s'embarquer; il eut le temps de leur toucher la main. Trois familles, y compris celle du chef sus-mentionné, n'avaient pas encore levé le camp. A peine le prélat fut-il entré, que je lui racontai l'intention du ministre de se rendre à la mer.

« — C'est malheureux, me répond-il. S'il arrive seul, « vos infidèles pourront se donner à lui et vous n'aurez « plus rien à faire avec eux.

« — Il est un moyen de remédier à cela, Monseigneur : « il y a ici un chef qui me regarde assez bien; si vous « le permettez, je partirai avec lui, vivrai avec lui et m'en « reviendrai à l'automne avec les Esquimaux qui vien- « dront au fort.

« — Oui, oui, me dit Monseigneur, il le faut, il le « faut. »

« Je vais donc tout de suite voir le chef et lui fais connaître mes intentions. Il accepte à ma grande satisfaction, il promet même d'avoir pour moi des égards de père, mais, il va sans dire, moyennant rétribution. Ces pauvres infidèles, vous le savez, ne songent qu'au matériel et savent tirer profit des moindres circonstances.

« Le 22 juillet (1892), je m'embarquais avec le plaisir de devancer le ministre. J'occupais dans l'*omiark* (grande barque faite en peau de baleine) la place d'honneur à côté de mon père adoptif; les chiens avaient la deuxième place, puis venait celle des femmes. Ce n'est pas sans raison que celles-ci sont placées les dernières, puisque c'est à elles qu'est réservée la lourde charge de manier les grosses rames du matin au soir. Cependant elles savent à merveille remplir leur rôle sans trop se fatiguer, car, la plupart du temps, elles laissent flotter leurs rames sur

l'eau. D'ailleurs les Esquimaux en voyage sont tous des Roger Bontemps; pourvu qu'ils aient de quoi mettre sous la dent, ils s'inquiètent fort peu du reste.

« Nous arrivâmes à la mer, à l'endroit appelé « Village Esquimau », le 30 juillet, après avoir essuyé, en descendant, plusieurs contre-temps causés par la pluie, et nous être fait saigner à qui mieux mieux par des myriades de maringouins et par une autre petite bête non moins vorace, et que je n'ai pas besoin de vous nommer.

« Le village esquimau est situé sur une île élevée, sur les flancs de laquelle viennent battre d'un côté les eaux du Mackenzie et de l'autre celles de la mer Glaciale. Ce village consiste en quelques charpentes de bois brut (arbres charriés par le fleuve), toutes revêtues de terre et offrant assez l'aspect de maisons souterraines. C'est dans ces demeures que nos Esquimaux viennent passer les plus rigoureux mois de l'hiver, c'est-à-dire décembre, janvier et février. Ils demeurent aussi l'été en cet endroit pour y faire la chasse à la *baleine blanche*. Cette année, elle a été plus abondante que jamais.

« J'ai eu le bonheur de trouver mes infidèles dans une grande joie, car, ce jour-là, la chasse avait été très fructueuse; une quinzaine de baleines gisaient sur la grève. C'était magnifique.

« Je profitai de l'allégresse universelle pour aller faire à chacun une courte visite à domicile. Je fis, à cette occasion, une petite distribution de petits cadeaux. Il fallait voir la joie avec laquelle ils les reçurent, ils ne cessaient de me prodiguer des *matchi* (*merci* prononcé à la façon esquimaude). Tous auraient voulu m'accompagner de loge en loge; mais les étroites demeures ne leur permettaient pas le plaisir d'entrer avec moi.

« La plupart des hommes que je n'avais pu voir dans

ma tournée, parce qu'ils n'étaient pas de retour de la chasse, arrivèrent bientôt. Ils passèrent toute la veillée avec nous à boire le thé. Ils en sont plus friands que nous ne le sommes d'un bon verre de vin.

« Il y avait huit jours que j'étais au milieu de mes infidèles quand, récitant mon bréviaire en marchant sur la grève, j'aperçus venir un canot d'écorce monté par trois hommes. Je reconnus bientôt que c'était le ministre, accompagné de ses deux acolytes, dont l'un était le fameux interprète George (1). A leur vue, mon cœur se serra un peu ; mais, mettant ma confiance en Dieu, je continuai lentement ma prière. Quelques heures s'écoulèrent et le nouvel arrivé, accompagné de son interprète, voulut entreprendre la visite des camps. Pauvre diable ! son entrée fût loin d'être triomphale dans le village, puisqu'il a failli être pourchassé.

« Jusqu'ici on s'était montré tout à fait indifférent pour la mission que je venais remplir ; il fallait vraiment cette démarche du Révérend pour les déterminer enfin à me considérer autrement qu'un étranger ordinaire.

« — Tu es notre honorable ministre, ne cessèrent-ils « de me dire à partir de ce jour, l'autre n'est qu'un « bourgeois, puisqu'il prend une femme comme nous ; « nous ne l'aimons pas. »

« Cependant, malgré cette protestation souvent réitérée, je suis encore éloigné de me croire le maître absolu du terrain. Je crains beaucoup que ces pauvres infidèles, attachés comme ils le sont aux choses matérielles, ne se laissent subjuguer par les appâts divers que le ministre ne manquera pas de leur offrir, la prochaine fois qu'il paraîtra au milieu d'eux ; car, outre ses mille louis de salaire par année, il reçoit encore une

(1) Esquimau élevé par les Anglais et interprète du fort de Peel's River.

quantité considérable de caisses que j'ai vu débarquer. Qu'ai-je, moi, pour lutter contre lui ? Rien, sinon ma seule confiance en la bonté et la miséricorde divines. *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?*

« Pendant mon court séjour au milieu de nos ouailles, je me suis surtout appliqué à l'étude de leur langue difficile, que je suis loin de connaître encore. Je me suis efforcé aussi de leur parler de Dieu, seul créateur de toutes choses. Ce langage devait sans doute les étonner un peu, puisque, selon eux, c'est un homme qui a fait l'Univers, et il va sans dire que cet homme est un Esquimau.

« Deux fois ils m'ont demandé de leur parler de Celui que je porte à ma ceinture, c'est-à-dire de Jésus-Christ ; je le fis le mieux que j'ai pu ; je doute si je fus compris. J'essayai en même temps de leur faire comprendre la nécessité de recevoir le Baptême pour aller au ciel ; je me revêtis ensuite du surplis et de l'étole et leur fis voir les objets propres à la cérémonie du Baptême. Je fis même appel aux parents, leur disant de m'apporter leurs petits enfants, que dès maintenant je les baptiserais, leur faisant connaître le grand bien que ma prière procurerait à leurs âmes ; mais personne ne se présenta.

« Malgré les nombreux mensonges que l'interprète George ne cessait de vomir contre les médailles et les croix, à la suite de mes entretiens, plusieurs me demandèrent des crucifix ; je fus très heureux de distribuer le peu que j'avais.

« Je voudrais clore ici cette lettre déjà trop longue ; cependant j'aimerais à vous raconter le plus brièvement possible ma montée de la mer si pleine d'incidents.

« Nous sommes au 15 août. La chasse à la baleine se réduisant à rien, tous les Esquimaux songent à quitter

la plage pour se diriger vers quelques endroits favorables à la chasse aux caribous et aux amimaux à fourrures. De mon côté, je dois songer à m'en retourner chez moi. Quel n'est pas mon désappointement quand mes *parents*, la figure consternée, m'apprennent que pas un Esquimau n'ira au fort cet automne! Que ferai-je?... Je sais qu'à une trentaine de milles en remontant le fleuve, il y a des Indiens Loucheux qui sont descendus jusque-là pour faire la chasse aux caribous; mais aurai-je la bonne fortune de les rencontrer? Par bonheur, j'apprends que quelques familles se disposent à partir pour cet endroit; je vais donc prendre place dans une de leurs barges.

« Trois jours après, j'arrivais au point désigné; mais, à mon grand déplaisir, je n'y trouvai aucun Indien ni même aucune trace de leur présence dans ces parages. Que de plans me vinrent à l'esprit?... Enfin j'ai recours au moyen seul praticable en tout temps et en tout lieu, celui de me recommander à la divine Providence. Aussitôt après, il me vient une idée : c'est celle d'engager une famille (puisque les Esquimaux ne voyagent pas autrement) à venir me conduire. Une réponse favorable ne se fait pas attendre. *Deo gratias!* Nous sommes au 19 août; le départ doit avoir lieu le lendemain matin. Le 20, je ne suis pas lent à me lever; il n'en est pas ainsi de mon homme qui semble caresser sa couche plus qu'à l'ordinaire. J'attends sans rien dire. Enfin, il se résout à parler :

« — Je n'irai pas voir le fort, me dit-il, à moins que
« tu n'ajoutes tant au prix convenu. »

« Je fais d'abord la sourde oreille; mais que devenir? Je suis comme prisonnier, lui seul peut me délivrer de ma pénible situation; je finis par accéder à sa demande.

« — Nous allons partir tout de suite, lui dis-je.

« — Non, pas aujourd'hui, demain. »

« Le lendemain, le même refrain ennuyeux de la veille.

« — Quand donc finiras-tu de me tromper? » lui dis-je.

« Mais il me fallut attendre jusqu'au 24. Enfin, nous voilà en route. Durant deux jours, nous ne parcourûmes que la distance de 30 milles environ. Le troisième jour, nous avions fait à peine un quart de mille et, sous prétexte d'un petit vent contraire, mon homme voulut retourner en arrière. Je m'y oppose pour mille bonnes raisons, mais il ne veut rien entendre.

« — Eh bien, conduis-moi au rivage, lui dis-je; je vais faire à pied le reste du voyage.

« — Tu n'y penses pas ! Le fort est encore loin, très loin ; tu peux aussi rencontrer des dangers sur ta route.

« — Que t'importe? Je ne suis pas un lâche comme « toi. »

« Arrivé à terre, j'achète pour du thé six maigres poissons desséchés. Outre cela, j'avais de la viande sèche pour un repas, 2 livres de farine et un peu de thé. C'est avec cette modique ration que j'entreprenais un trajet de 150 milles.

« La grève était remplie de saules épais à travers lesquels je devais me frayer une route. Si je m'en éloignais, c'était pour monter des côtes à pic et élevées comme des montagnes et pour les descendre aussitôt dans de larges et profonds ravins, ayant, en les traversant, de l'eau jusqu'à mi-jambes. Le soir arrivé, j'étais harassé de fatigue; mon paqueton, qui pesait une trentaine de livres, semblait en peser plus de 100 ! Mais la Providence veillait sur son missionnaire.

« Je choisis pour passer la nuit un endroit bas où se trouvait une petite sapinière afin de me mettre à l'abri.

A neuf heures, je me roulai dans ma couverture et m'abandonnai à un sommeil réparateur. Je me réveillai à trois heures du matin ; il faisait déjà grand jour. J'avais à peine marché une demi-heure quand, tout à coup, j'aperçus deux tentes loucheuses ; je n'en croyais pas mes yeux. Jugez de ma joie. Encore quelques minutes et j'y arrivai. Les chiens plus que moi donnèrent le signal du réveil. Quelle ne fut pas la surprise de ces braves gens en apercevant devant eux, au sortir de leurs tentes, un prêtre! Leur joie était telle qu'ils ne cessèrent de me dire *merci*.

« J'engageai un des deux hommes pour venir avec moi, en canot, chercher le bagage que j'avais laissé en arrière. Le soir, nous étions de retour au camp. Le lundi, de grand matin, je reprenais le chemin de la Mission où j'arrivai le 1er septembre. »

Le R. P. Lefebvre est retourné cet été passer le plus de temps possible au milieu de ses Esquimaux : mais je dois attendre jusqu'à l'année prochaine les nouvelles de sa Mission, car les communications avec ces postes reculés sont plus rares qu'on ne s'imagine peut-être.

Puissé-je avoir bientôt moi-même un petit bateau à vapeur avec lequel il me sera permis de visiter mes missionnaires, de leur porter quelques provisions, de séjourner avec eux autant qu'il en sera besoin, de les conduire aux endroits de la côte où les Esquimaux résident et de les en ramener sans fatigues! La lutte est engagée, il faut la soutenir.
